

Extrait du roman de John Fante *La route de Los Angeles*.

Ce premier matin n'avait plus ni commencement ni fin. Entre deux vomissements, je me tordais de douleur au-dessus du tas de conserves. Mais je leur ai dit qui j'étais. Arturo Bandini, l'écrivain. Vous n'avez pas entendu parler de moi ? Eh bien, ça ne va pas tarder ! Vous inquiétez pas. Ça ne va pas tarder ! Mon livre sur les pêcheries californiennes. Ça va être l'ouvrage de référence sur le sujet. Je parlais vite entre les haut-le-cœur. « Je ne suis pas ici pour un emploi permanent. Je réunis de la documentation pour un livre sur les pêcheries californiennes. Je suis Bandini, l'écrivain. Pour moi, ce boulot n'a rien de fondamental. Je pourrais aussi bien donner mon salaire aux bonnes œuvres : à l'Armée du Salut. »

Et j'ai encore gerbé. Maintenant il n'y avait plus rien dans mon estomac, sauf ce qui n'en sortait jamais. Plié en deux, je me suis étranglé : l'écrivain célèbre serrait les bras autour de sa taille, se tortillait, étouffait. Mais plus rien ne sortait. Quelqu'un s'est arrêté de rire le temps de me hurler que je devais boire de l'eau. Hé, l'écrivain ! Bois de l'eau ! J'ai donc trouvé un robinet et j'ai bu de l'eau. Elle est ressortie en un jet pendant que je fonçais vers la porte. Et ils ont ri. Oh, cet écrivain ! Quel écrivain c'est ! Regardez-le écrire !

« Ça va déjà mieux », ils criaient en riant.

« Rentre chez toi », ils disaient. « Va écrire livre. Toi écrivain. Toi trop bon pour conserv'ries poissons. Rentre chez toi et écris livre sur dégueulis. »

Hurlements de rire.

John Fante, *La route de Los Angeles*, trf, Paris, Christian Bourgois, 1987, p.93.